

Littérature et science médicale

YRO Timbo Adler Vivien

Département de Lettres Modernes

Université Peleforo Gon Coulibaly

Email : yroadler26@yahoo.com

Résumé: La contribution met en avant la rencontre du discours médicale et du discours romanesque. Relevant de l'interdiscursivité, le texte présent montre comment la référence à la maladie peut être un sujet d'écriture. Le roman et la littérature deviennent le lieu de convergence de toutes les sciences. Le rapport entre littérature et science par l'entremise de la thématique de la maladie est la preuve que la littérature comparée est ouverture et transdisciplinarité.

Mots clés: Métaphore, cancer, ulcère, interdiscursivité, discours littéraire

Abstract: The contribution highlights the meeting of medical discourse and novelistic discourse. Relevant to the interdiscursivity, the present text shows how the reference to the disease can be a subject of writing. The novel and the literature become the place of convergence of all the sciences. The relationship between literature and science through the theme of disease is proof that comparative literature is open and transdisciplinary.

Keywords: metaphor, cancer, ulcer, interdiscursivity, literary discourse

Introduction

Au cœur du débat est inscrit l'ultime fait de la relation. Relation entre littérature et science. Relation qui est le fondement de la littérature comparée consistant à rapprocher des domaines de connaissance afin de mieux les décrire, les goûter et les comprendre. Comment la science et la littérature flirtent et enfantent le noumène mais qui mis à l'épreuve du temps, au fil d'observation, d'étude et d'analyse, s'affiche comme phénomène. C'est le cas de maladies dits incurables dont l'incurabilité soumis au facteur temporel vole en éclat. Le choix de science est porté sur les sciences médicales et la littérature sur quatre romans que sont *Allah n'est pas obligé*, *Loin de mon père*, *Eloge à la faiblesse* et *Une si longue lettre*.

Les sciences médicales précisément la médecine est la science des maladies et art de les soigner. La maladie est la condition anormale du corps ou de l'esprit qui cause de l'inconfort ou du dysfonctionnement. Aussi appeler problème de santé chez les êtres vivants, elle se traduit par une baisse des capacités physiques, une altération du métabolisme. Cette pathologie à phase variée s'achève soit par la guérison après convalescence, soit par la mort. Les pathologies convoquées ici sont groupées sous trois appellations que sont les maladies parasitaires acquises, les maladies congénitales et les maladies psychosomatiques.

Les maladies sont évoquées dans de nombreux récits littéraires. Elles sont ceux par quoi la fiction tisse des liens avec le réel de par leurs désignations nominatives et aussi de par la pathogénie. Nom et pathogénie sont dans le récit les éléments à partir desquels la littérature dit le monde. Dans les romans choisis, ces pathologies s'invitent comme métaphore des tares sociétales. Comment se manifeste cela dans la littérature ? Est ce que la littérature se sert-elle de la maladie pour dire le monde ? En clair, comment les deux disciplines s'imbriquent pour dire le monde?

En nous appuyant sur les trois pathologies, nous mènerons une analyse ternaire en étalant les rapports ou les relations que la littérature établit avec les sciences médicales aux différents paliers identifiés dans les œuvres. Ainsi avons-nous d'abord littérature et parasitoses, ensuite littérature et maladies congénitales et enfin littérature et maladies psychosomatiques.

I- Littérature et maladies parasitaires

Les maladies parasitaires sont des maladies dues à des parasites et font parties de la grande famille des maladies acquises. Les maladies acquises quant à elles, sont des maladies qui apparaissent ou sont contractées au cours de la vie. Aussi appelées parasitoses ou maladies infectieuses, elles sont occasionnées par un ou plusieurs agents pathogènes. L'ulcère et le cancer sont des exemples de maladies physiques acquises.

L'ulcère est convoqué dans *Allah n'est pas obligé* de Ahmadou Kourouma parlant de la mère de Birahima: « La jambe droite qu'elle appelait sa tête de serpent écrasée, était coupée, handicapée par l'ulcère. L'ulcère, d'après mon dictionnaire, est une plaie persistante avec écoulement de pus »¹.

Dans ce texte, la maladie n'est pas seulement évoquée nominativement, elle est aussi accompagnée par tout ce qui la caractérise c'est-à-dire l'odoration et le handicap: « Les odeurs exécrables (de l'ulcère) de ma mère ont imbibé mon corps. Exécrable signifie très mauvais et imbibé signifie mouillé, pénétré d'un liquide, d'après le Larousse »². Cette plaie du fait de son mauvais traitement: « l'ulcère de maman était dans les feuilles emmitouflées dans un vieux pagne »³ a eu pour conséquence un handicap physique: « maman avançait par à-coups, sur les fesses, comme une chenille (par à-coups, c'est l'arrêt brusque suivi d'une reprise brutale »⁴.

Kourouma ne fait pas que nommer la maladie, il la dévoile dans toute sa laideur et dans ses conséquences plausibles sur l'être humain. Son récit se déployant dans un espace crisogène – la guerre du Liberia – annonce par le portrait gangréneux de la mère de Birahima l'enfant soldat ce qui aura cours tout au long des pérégrinations du personnage narrateur qu'est Birahima. L'ulcère devient alibi pour dire le fatras. Il mute en une métaphore du chaos dans la littérature de Kourouma.

¹ Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000, P14.

² Idem, P15.

³ Id., p15.

⁴ Ibidem, P14.

Le cancer quant à lui est invité dans la littérature sous la plume de Véronique Tadjou. Il est un mal causé par une tumeur maligne. Cette maladie due à une grosseur plus ou moins considérable, se développe dans quelques parties du corps soit par une maladie, soit par une autre cause. Il est incurable et conduit le plus souvent à la mort du fait des toxines qu'il développe dans le corps. Il est chez Tadjou un moyen pour dénoncer l'arbitraire de l'existence face à la mort de son père souffrant d'une maladie bénigne contrairement au vieil ami de celui-ci souffrant d'un cancer des os dont la gravité malade aurait dû le conduire à la ville des morts c'est-à-dire le cimetière: « Il était plus âgé que Kouadio, un peu plus ridé et certainement en moins bonne forme que lui, de son vivant. Et pourtant, il se tenait là, devant elle, souriant, malgré la souffrance que son corps lui imposait. Après leur discussion, il allait rentrer chez lui pour manger son dîner et regarder la télévision, tandis qu'elle ne reverrait jamais plus son père. Pourquoi? »⁵.

Ironie du sort ou invitation à l'espérance pour les cancéreux? Longtemps auparavant, les victimes du cancer ont toujours été invitées à préparer le jour du trépas. Leur pronostic vital lié à la mort en ont fait des marginaux. Se sachant sur le départ, l'objectif principal pour certains est de vivre à profusion les derniers instants de leurs jours. Et pour d'autres, la mise en ordre des choses en finalisant les testaments et en faisant la paix avec autrui. Le cancer se perçoit donc sous le visage d'une fatalité. Mais avec Tadjou, même décrit sous les traits les plus douloureux et pénible, il est espoir :

Un vieil ami de son père vint rendre visite à la famille. Quand elle le vit, elle alla tout de suite à sa rencontre car il marchait avec difficulté. Ils s'assirent sur la terrasse pour discuter. Il lui décrivit dans les menus détails les graves problèmes de santé dont il souffrait. Il avait un cancer des os. A la suite d'un long traitement de chimiothérapie qui l'avait rendu très faible et lui avait fait perdre du poids, il était resté vingt jours immobilisé dans un lit d'hôpital ; de douloureuses escarres mirent plusieurs mois à guérir⁶.

Le cancer se présente dans ses manifestations morbides farci de douleur. Il est une métaphore de la mort. Cela est perceptible à travers un champ lexical commis à cet effet: « marchait avec difficulté - graves problèmes de santé - souffrait - cancer des os - long traitement - rendu très faible - perdre du poids - resté vingt jours immobilisé dans un lit d'hôpital ; de douloureuses escarres »⁷. Ces mots et groupes de mots traduisent tout le processus fatal du mal. Ce processus fatal se manifeste par altération ou dégradation du corps qui est mis en relief par la douleur physique, l'amaigrissement et la mortification du tissu cutané. Cependant avec Tadjou, il n'est plus une métaphore de la mort; il est vidé de ce contenu. La chimiothérapie se profile en thérapie-espoir; une solution cancéricide.

Cette mutation de la perception du cancer se perçoit au travers de la figure macrostructurale du paradoxe. Ce paradoxe se lit dans la rhétorique de Tadjou à travers le premier passage et plus précisément par l'interrogation – pourquoi –. Pourquoi est l'expression d'un énoncé qui

⁵ Véronique Tadjou, *Loin de mon père*, Paris, Actes Sud, 2010, P54.

⁶ Idem, P 54

⁷ Idem, P 54

contredit l'opinion commune (le cancer tue) et se révèle à la réflexion inacceptable par rapport au sens commun (et pourtant, il se tenait là, devant elle, souriant, malgré la souffrance que son corps lui imposait).

La plume de Tadjou fait de la littérature un outil au service de la médecine donnant espoir aux malades du cancer et peut être à bien d'autres maux.

Bien au delà de la connaissance médicale confirmée à partir la littérature, l'ulcère se révèle en métaphore du chaos et le cancer en métaphore de l'espoir. Cependant les parasitoses ulcéreuses et cancérogènes ne semblent pas les seules pathologies convoquées par la littérature dans le dévoilement des tares de la société. Elles se donnent aussi à travers les maux congénitaux.

II- Littérature et maladies congénitales

Au delà des maladies acquises au cours de la vie, l'innéité de maux parsèment également plusieurs récits littéraires. Ils sont regroupés sous le vocable d'hérédité ou de maladies congénitales. Les maladies congénitales sont des maladies contractées par le fœtus pendant la vie intra-utérine. Véronique Tadjou et Alexandre Jollien les exhibent dans leurs récits pour exposer les conditions de vies précaires des victimes de cette pathologie.

Tadjou dans *A vol d'oiseau* présente cette précarité à partir du faire d'un personnage handicapé: « Or l'enfant était prisonnier d'un immense silence ; aucun son ne pénétrait ses oreilles. Sa bouche n'accouchait d'aucune parole. Le monde était plongé dans une stupeur immobile, dans un abîme de grands fonds. Pour lui, le bruit de l'eau et les rires clairs n'existaient pas. Ses yeux filmaient des images muettes »⁸.

Ce passage actualise deux infirmités; une mutité – sa bouche n'accouchait d'aucune parole – et une surdité – aucun son ne pénétrait ses oreilles –.

Le suivant: « l'enfant était seul, la ville tel un spectacle sans musique, une piste de danse sans orchestre »⁹ affiche la solitude de l'enfant. Seul abandonné à lui-même, il n'a que la mendicité comme solution de survie: « Il resta aux alentours de la boulangerie, observant les gens et jouant seul dans son coin... il tendait la main et les employés de la boulangerie lui offraient des bouts de pains chauds »¹⁰.

La solitude et la précarité s'observe également à partir de son lieu d'habitation: « A l'heure où les hommes sombrent dans le vide et où les étoiles scintillent d'or et de mystère, le petit dormait, recroquevillé entre des cartons vides. La boutique d'à côté avait fermée ses portes et il s'était installé là »¹¹.

Ces quatre passages offrent une vue quasi panoramique du handicapé au sein de la société dans certains cas de figure. Sa déficience et son incapacité le limite et lui interdisent

⁸ Véronique Tadjou, *A vol d'oiseau*, Paris, Nathan, 1983, P27.

⁹ Idem, P27.

¹⁰ Idem, P26-27.

¹¹ Véronique Tadjou, Op.cit, P28.

l'intégration. Les handicapés sont souvent livrés à eux-mêmes; rejetés par les siens et la société, ils finissent par épouser dans bien des cas la condition de mendicité. Cette indigence privative du nécessaire les conduits à clochardiser.

Les sciences médicales à travers la mutité et la surdité sont pour Tadjou des ingrédients littéraires fustigeant le sort réservé à cette catégorie humaine.

Alexandre Jollien, dans un récit autobiographique, parle de l'image du malade. Dans *Eloge à la faiblesse*, il invite à la lecture des stéréotypes construits autour de l'athétose. L'athétose est une maladie neurologique affectant surtout les extrémités des membres et la tête qui effectuent involontairement des mouvements spasmodiques lents et irréguliers. Elle est caus e par des lésions des noyaux gris centraux du cerveau.

Jollien figure ainsi des cas de méchancetés délibérées envers les victimes de cette maladie congénitale aux conséquences déplorables: « Ma naissance se déroula dans une atmosphère fort critique...comme tu le vois, j'ai quelques peines à coordonner mes mouvements, ma démarche est hésitante et je parle lentement. Ce sont là les séquelles d'une asphyxie que l'on nomme scientifiquement une athétose »¹² et qui nécessite de multiples thérapies: « physiothérapie, ergothérapie, logopédie...tout cela pour corriger l'étrange créature que je suis »¹³.

La littérature fait connaitre l'univers de l'athétose, de ses manifestations, de ses thérapies et de ses conséquences à travers des syntagmes dépréciatifs et dévalorisants – *l'étrange créature que je suis* –. De son récit s'échappe une kyrielle de stéréotypes attachés à cette congénitalité. Trois ont été retenues. Deux attachés au monde thérapeutique et un à l'intégration au monde du travail.

Le stéréotype est une forme particulière et massive de l'image. Il est peut être à la fois signe et signal. Il est signe en tant que représentation génératrice de signification. Mais il est surtout signal parce qu'il est l'indice d'un type de communication et d'une culture particulière. Hegel voit dans la rencontre de l'autre un moyen de s'élever, de grandir, de devenir pleinement humain. Le regard d'autrui construit et structure la personnalité. Dans le cas de notre récit, il nuit, condamne et blesse. Il se traduit dans ce point de vue médical: « Un matin, me rendant à l' cole de commerce, plein d'envie, je regardais les cyclistes me dépasser. Je conçus bientôt un projet...le médecin me fit évidemment la même remarque et décréta le vélo impossible »¹⁴.

La phrase – fit évidemment la même remarque – est un signal stéréotypé de l'image du malade de athétose. Ils sont toujours disqualifiés d'office pour toute activité. Ce qui justifie le disqualifiant: d' «  trange créature que je suis...je n'étais pas vraiment normal »¹⁵. Cette représentation de sa personnalité est le fruit de stéréotypes projet s sur eux et admis par leur subconscient qui a finit par être adopté par ceux-ci. Se rayant de la liste des homo-sapiens, ils n'ont que pour recourt la conscience de leur condition d'exclus. Et pourtant :

¹² Alexandre Jollien, *Eloge à la faiblesse*, Paris, Cerf, 1999, P21.

¹³ Idem, P23.

¹⁴ Alexandre Jollien, Op.cit, P35.

¹⁵ Idem, P23.

J'informai, malgré tout, mon père de mon intention téméraire... avec force jurons et après de longues heures d'entraînement risibles, j'étais enfin paré pour de nouvelles aventures. Au mépris du diagnostic médical je parvins à tenir sur deux roues. Quelle joie d'arpenter désormais les vastes contrées de la région. Sur le chemin des habitués, on se retournait pour s'assurer qu'il s'agissait bien de l'être titubant qu'on apercevait chaque matin sur la route de l'école¹⁶.

Cette perception de l'athétose a pour conséquence le développement d'une attitude phobique envers les malades: « Dans leur colloque, beaucoup d'éducateurs insistent excessivement sur la nécessité de mettre de la distance entre le patient et l'éducateur. Cette recommandation anodine suscite beaucoup de souffrances gratuites »¹⁷.

Cette attitude tient aussi bien pour le thérapeute que pour le citoyen lambda. Cette phobie sociale provoquée par les clichés véhiculés par le monde médical déclenche des crises d'angoisse, de peur au contact ou à la simple vue des malades.

Le second stéréotype médical est celui de la paranoïa:

Je me souviens d'un camarade qui portait un appareil dentaire, lequel lui perforait la gencive. Il me raconta que son père avait dû l'enlever l'appareil dentaire à l'aide de tenailles. Le médecin dentiste n'avait pas pris ses plaintes en considération, il invoquait plutôt un problème psychologique pour justifier la douleur et préférait une explication farfelue à l'aveu de sa faute professionnelle¹⁸.

La paranoïa est une psychose caractérisée par la surestimation du moi et un délire interprétatif construit sur une perception faussée du réel. Pour les médecins du centre, à l'image du dentiste, l'ensemble des patients sont paranoïdes. Leur point de vue ne pèse donc pas dans la balance de vérité. Dépourvue d'une âme, d'une raison, donc d'un jugement, ils sont réduits à de simples cas cliniques fournissant des sujets intéressants aux analyses. Mais en vrai, cette assertion pourrait dénoncer l'incompétence, ou la paresse ou l'ignorance de médecins de quelques centres spécialisés. Imbus de leur personnalité, ils sont, à contrario, à l'analyse de ce passage, paranoïaques. Cela se manifeste par le refus de tout diagnostic relevant du patient; et symptomatisant la douleur dudit patient à partir d'interprétations faussées du réel.

Le dernier stéréotype est relatif à l'insertion dans le monde du travail: « Au centre les voies professionnelles étaient déjà toutes tracées : travail manuel dans des ateliers protégés pour passer le temps. Ces ateliers regroupent des handicapés qui peuvent, à leurs rythmes produire différents objets. Une éducatrice avait formé pour moi le doux projet de fabriquer des boîtes à cigares. J'aurais sans doute fait un tabac. Rire »¹⁹.

¹⁶ Op.cit., P35.

¹⁷ Idem, P63.

¹⁸ Alexandre Jollien, Op.cit., P58.

¹⁹ Idem, P81.

Le cliché sous entendu dans cette allégation est que tous les handicapés sont appelés aux travaux manuels d'où Alexandre Jollien destiné à la fabrique de boîte à cigarette. Ce profil de carrière est lié à l'évaluation négative du quotient intellectuel basé sur des critères médicaux subjectifs. Mais la réalité est tout autre, Jollien finit philosophe de carrière, écrivain et conférencier.

Rejetés par la société du fait de défauts congénitaux, certains malades finissent par s'emmurer en faisant un avec les stéréotypes projetés à leurs égards. Cette réclusion a pour conséquence dans bien des cas le développement d'un certain type de comportement qui dans notre étude s'apparente à la science des égarements de l'esprit.

III- Littérature et maladies psychosomatiques

La littérature fait étalage de la science des égarements de l'esprit dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ. La maladie psychosomatique est un mal relatif à l'influence de l'esprit sur le corps. Il existe onze pathologies mentales que sont la dyslexie, l'hyperactivité, l'anorexie mentale, l'autisme, la schizophrénie, l'addiction, les troubles bipolaires, les stress post-traumatiques, les tocs, les phobies et la dépression. La dépression est la pathologie abordée par Bâ. Elle offre quatre pistes pour découvrir cette maladie dans tous ses aspects. Il s'agit du diagnostic, de la victimologie, de la symptomatologie et de la thérapie.

Le diagnostic se lit ici: « souvent les maux dont on vous parle prennent racine dans la tourmente morale. Ce sont les brimades subies et les perpétuelles contradictions qui s'accumulent quelque part dans le corps et l'étouffent ».²⁰

Cette affirmation convole justement avec le diagnostic fait par la revue *Science et vie*: « Au début, il y a souvent un événement malheureux qui joue le rôle de déclencheur. Une perte, un éloignement, un accident... et la tristesse s'installe. Le dépressif se sent fatiguer et ne cherche plus à se faire plaisir »²¹

L'organisation mondiale de la santé estime que la dépression touche trois pourcent de la population mondiale. La fiction par la métonymie reprend à son compte cette information en groupant dans le même espace médical des patients atteints par cette maladie au travers d'un échantillonnage représentatif de la race humaine noir et blanc: « Jacqueline avait pour voisine de chambre un professeur de lettres... sa voisine française »²². Jacqueline l'ivoirienne noire et la française symbolisent cette partie pour le tout qu'est la population mondiale. La victimologie participe au nivellement pathologique qui prouve le dicton: tous les hommes naissent égaux quelque soit la couleur de peau.

La symptomatologie est le second élément que le narrateur avance. Elle relate les causes et les conséquences de la dépression. Les causes de la dépression de Jacqueline sont le refus parental de son mariage, le rejet religieux et les infidélités du conjoint.

²⁰ Mariama Bâ, *une si longue lettre*, Sénégal, NEA, 1992, P47.

²¹ Science et Vie, *Quand l'esprit déraper*, n°255, Juin 2011, P58.

²² Mariama Bâ, *Idem*, P66-67.

Le refus parental se lit à travers: « ...et je pense à jacqueline, qui en fut atteinte. Jacqueline cette ivoirienne qui avait désobéi à ses parents protestants pour épouser Samba Diack »²³. Il se perçoit pareillement du côté de la belle famille: « de plus les parents de son mari – toujours les parents –, la boudaient ...Jacqueline voulait bien se sénégaliser, mais les moqueries arrêtaient en elle toute volonté de coopération. On l'appelait (gnac) et elle avait fini par percer le contenu de ce sobriquet qui la révoltait»²⁴.

Le rejet religieux est dit là: « de plus les parents de son mari – toujours les parents –, la boudaient d'autant plus qu'elle ne voulait pas embrasser la religion musulman et allait tous les dimanches au temple protestant »²⁵.

Puis, enfin les infidélités maritales:

son mari qui revenait de loin, passait ses loisirs à pourchasser les sénégalaises (fine), appréciait-il, et ne prenait pas la peine de cacher ses aventures, ne respectant ni sa femme ni ses enfants. Son absence de précautions mettait sous les yeux de Jacqueline les preuves irréfutables de son inconduite: mots d'amour, talon de chèques portant les noms des bénéficiaires, factures de restaurants et de chambres d'hôtel. Jacqueline pleurait. Samba Diack (noçait) Jacqueline maigrissait. Samba Diack (noçait) toujours; et un jour, Jacqueline se plaignit d'avoir une boule gênante dans la poitrine sous le sein gauche²⁶.

Ces passages authentifient aisément que la dépression est une maladie qui prend racine dans l'esprit et se manifeste dans le comportement du patient. Le psychiatre Andrée Radtchenko de l'hôpital Issy-Les-Moulineaux témoigne que la première cause de cette maladie est le stress. Un stress qui se produit à la suite d'événements malheureux, et auxquels l'organisme réagit en faisant monter le taux de glucocorticoïde sanguins. Le glucocorticoïde, hormone stéroïde naturelle qui prépare le corps à faire face aux dangers. Mais ces hormones pouvant devenir toxique pour l'organisme et pervertir le message hormonal ont pour conséquence la dépression. Le stress suscité par l'environnement dysphorique sénégalais est donc à la base de la dépression de Jacqueline.

La symptomatologie offre également les manifestations de la dépression. La dépression se définissant comme un ensemble de symptômes qui s'étalent plus ou moins rapidement dans le corps et l'esprit se manifeste diversement selon le patient. Trois cas sont mis en relief. Celui de Jacqueline, de la française et de leur voisine de chambre.

« Jacqueline se plaignit d'avoir une boule gênante dans la poitrine sous le sein gauche ; elle disait avoir l'impression d'être pénétrée là par une pointe qui fouillait la chair jusqu'au dos »²⁷. La française subissait: « un mal de gorge aussi soudain que violent »²⁸. Et la voisine

²³ Mariama Bâ, Op.cit, P63.

²⁴ Idem, P63.

²⁵ Idem, P64.

²⁶ Ibidem, P64

²⁷ Mariama Bâ, Op.cit., P64

²⁸ Idem, P66.

de chambre : « souffrait de bouffées de chaleur excessivement brûlante »²⁹. L'extériorisation des douleurs se faisaient chez Jacqueline en tâtant sa poitrine ; la française en tâtant sa gorge et la voisine en découvrant son dos à la caresse rafraichissante du climatiseur. Etranges et multiples manifestations de dystonies neuro-végétatives pour dire comme Bâ.

Le dernier élément que partagent les sciences médicales et le texte de Bâ est la thérapie ; car après le diagnostic et la symptomatologie, il faut soigner. Deux types de thérapies se profilent dans le roman. Une traditionnelle et une moderne. La traditionnelle est le fait de guérisseur :

« ...l'enduit de mixture de racine que nous y versons, car nous avons recours à tout pour arracher cette sœur de cet univers infernal. Et c'est ta mère Aïssatou, qui allait consulter les guérisseurs et ramenait de ses visites (safara) et directives de sacrifice que tu t'empressais d'exécuter »³⁰.

Les structures anthropologiques de la médecine traditionnelle africaine sont convoquées par les lexèmes – mixture de racine – safaran – sacrifice – guérisseur – pour vaincre le mal.

Tout comme la médecine traditionnelle africaine, la moderne s'observe quant à elle à partir de centres spécialisés que sont l'hôpital psychiatrique de Thiaroye et le service de neurologie de Fann; et de remèdes qui pullulent le texte. Les remèdes sont composés de tranquillisants effervescent et pique, d'analyse de sang, d'électrocardiogramme, radiographie pulmonaire, d'électro-encéphalogramme gazeuse, de ponction lombaire et de chocs sous curâtes.

Au delà de la thérapie moderne du corps, celle de l'esprit et de l'âme se propose aussi comme méthode thérapeutique dans le roman. Il s'agit de la psychanalyse. Ce passage « elle pensa à ses parents à leur refus de cautionner son mariage. Elle leur écrivit une lettre pathétique ou elle leur implorait leur pardon. Leur bénédiction lui parvint sincère »³¹ est l'une des étapes qui consiste à débarrasser l'esprit de tout ce qui constitue une cause de culpabilité vis-à-vis de ses géniteurs. Le dialogue, à travers le pardon, est le moyen le plus efficace de relativiser les expériences traumatiques pour les patients. C'est en cela qu'il est utilisé par la neurologie pour traiter Jacqueline:

...le médecin chef du Service de neurologie convoqua Jacqueline...il lui confia : Madame Diack, je vous garantie la santé de votre tête. Les radios n'ont rien décelé, les analyses de sang non plus. Vous êtes simplement déprimée, c'est-à-dire...pas heureuse. Les conditions de vie diffèrent de la réalité et voila pour vous des raisons de tourments; il faut réagir, sortir, vous trouvez des raisons de vivre. Prenez courage. Lentement, vous triompherez...le médecin ponctuait ses mots de hochement de têtes et de sourires convainquant qui mirent en Jacqueline beaucoup d'espérances. Ranimée, elle nous rapporta ces propos et nous confia qu'elle était sortie de cet entretien à moitié guérie. Elle connaissait le noyau de son mal et la combattait. Elle se moralisait. Elle revenait de loin³².

²⁹ Idem, P67.

³⁰ Ibidem, P66.

³¹ Mariama Bâ, Op.cit., P65.

³² Idem, P68.

En tant que méthode d'investigation psychologique qui aide à déceler dans l'esprit l'existence de souvenir, de désirs ou d'images, dont la présence subconsciente cause des troubles psychiques ou physique, la psychanalyse par le dialogue stimule et invite la mémoire à relativiser les événements en touchant du doigt la cause du stress. La séance du divan entre Jacqueline et le neurologue ont pour objectif d'inculquer au patient à réapprendre à vivre par la modération son stress et ses émotions.

Conclusion

Au terme de ce parcours analytique, il ressort que la médecine et la littérature sont imbriquées. Cette relation est établie à partir d'un référent réel-fiction à deux paliers de la géocritique que sont la transgressivité et la référentialité.

La transgressivité se lit à la déterritorialisation des sciences médicales dans la littérature dans le premier temps et dans le second à travers tous les indices médicaux qui charrient tout l'environnement littéraire en lui donnant métaphoriquement sens. La maladie est dans ce cas le symptôme métaphorique du malaise social que dénonce la littérature. Aussi se livre-elle à une lexicographie médicale à partir de la démarche médicale qui est de diagnostiquer, de symptomatiser et de soigner. Cette charpente lexicale ouvre-t-elle à la référentialité par le biais de réalèmes collés aux motifs du réel. Ainsi de par la désignation nominative et de la caractérisation, s'établit cette référentialité permettant de confirmer sans faux-fuyant que la littérature et la médecine sont des sciences connexes pour dire le monde.

Bibliographie

Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.

Alexandre Jollien, *Eloge à la faiblesse*, Paris, Cerf, 1999.

Bertrand Westphal, *La géocritique, réel, fiction, espace*, Paris, Les Editions de Minuits. 2007.

Mariama Bâ, *une si longue lettre*, Sénégal, NEA, 1992.

Science et Vie, *Quand l'esprit dérape*, n°255, Juin 2011.

Véronique Tadjo, *Loin de mon père*, Paris, Actes Sud, 2010.